

Sommaire

| | |
|--|-----|
| Le premier pas sur la Lune | 11 |
| Ingrédients, ingrediendi, ingredientes, ingredienten, zutaten | 87 |
| Bord de route | 101 |
| Source | 115 |
| Contretemps | 143 |
| Holocauste | 191 |
| Un orage | 197 |
| Le tour | 217 |
| Cueillir les mûres | 229 |
| L'inversion | 289 |

Le premier pas sur la Lune

I

La lourde porte, avec le haut en arrondi, ne laisse ouvrir de ses deux battants que celui de droite. Tenter de tourner la poignée placée au centre de celui-ci ne servirait à rien : elle reste fixe. Pour entrer, il faut appuyer sur la sonnette, à droite, incrustée dans l'épaisseur du mur perpendiculaire au chambranle : petit bouton saillant au milieu d'un disque concave, le tout fait dans un métal blanc fréquemment lustré, renvoyant du visiteur l'image de son visage, inversée, déformée, bouffie, à la fois comique et inquiétante.

Juste après le retentissement très bref de cette sonnette, qui, du reste, ne prévient personne, on peut alors pousser le battant, non sans un certain effort. Hormis la satisfaction de ne pas actionner une poignée, cette installation électrique ne présente aucun avantage, même la nuit, où il n'est pas nécessaire de se servir d'une clé pour ouvrir.

Quand on a franchi le seuil et allumé le plafonnier en verre opaque jaunâtre, on se rend compte, à la vue des margelles en pierre de taille longeant le hall de chaque côté, avec leur rebord arrondi, qu'il s'agissait à l'origine d'un porche où devaient pouvoir passer des véhicules d'un autre âge, comme de petites calèches. Mais, à présent, le fond de ce passage est fermé par un second obstacle : une paroi de verre avec une seconde porte à poignée fixe. Un digicode, avec les fentes de l'interphone et la diode clignotante, entre le bloc des boîtes aux lettres, fixées sur le mur de gauche, et la vitre, commande l'ouverture. Les quatre chiffres confidentiels changent tous les quatre mois. Aussitôt la combinaison enregistrée, un clic sec avise du

déblocage de la gâche. Il ne faut pas trop tarder, sinon c'est de nouveau verrouillé et il faut recommencer.

Au pied des escaliers plane une odeur de cave, bien familière à ces immeubles parisiens construits il y a longtemps. Ce genre de bâtiment se rencontre également au cœur des proches banlieues, bien que ce soit en moins grand nombre ici, à Nanterre, qu'à Suresnes, Puteaux, Courbevoie ou encore Asnières et Colombes.

Évidemment, les marches de bois sombre craquent à chaque pas. La main glisse avec un certain plaisir sensuel sur la rampe courbe et lisse. Le palier est vaste et l'on s'étonne d'une telle place perdue pour les appartements. La première porte que l'on rencontre en arrivant à cet étage, juste à droite, vient de s'entrouvrir. Derrière, des bruits indiquant la présence d'au moins deux personnes : des bruits de pas plutôt traînants et d'autres, plus nets et plus secs, de talons... des frottements continus... puis un moment de silence... et une voix soudain, on ne sait si c'est d'homme ou de femme, qui prononce, bas et froidement « non ».

La porte se referme.

Arnaud, ne sachant plus que faire, l'épaule appuyée contre l'armoire qui encombrait le vestibule, observait le visage extra-terrestre aux yeux froids, fixés sur lui, d'un Picasso dont la reproduction sous verre était accrochée à cet endroit du mur pour dissimuler la niche où se trouvait le disjoncteur. Quand il tourna la tête en direction du salon, ce fut le regard d'Isabelle qu'il rencontra, animé de sentiments multiples, qui semblaient alterner rapidement, et qu'on n'arrivait pas à déchiffrer, mais dont on sentait bien qu'ils étaient aussi violents que contradictoires. Toute cette agitation intérieure lui parut globalement hostile. Il rouvrit la porte. « Si tu sors maintenant... », elle leva sa main gauche, le bras dressé ramené légèrement vers l'avant-bras, les doigts écartés, et les phalanges recroquevillées par une extrême tension, entre l'envie de frapper et

l'effort de s'en empêcher. Puis toute tension retomba soudain : « Sors, si tu veux... ça vaut sûrement mieux... »

Seul sur le palier, dans son dos la porte close, il resta un instant sans bouger. Elle épiait par le judas. Puis on l'entendit s'éloigner et repasser sans doute dans le salon. Arnaud ferma les yeux.

Noir. Changement de séquence, changement de temps.

Ses jambes tremblaient un peu en descendant les escaliers. Mais, arrivé sur le trottoir, Arnaud se sentit instantanément régénéré. L'air de septembre était doux, imprégné des odeurs de pierre, d'asphalte, de carbone et des indéfinissables mélanges urbains où se mêlaient les effluves hétéroclites et suaves des passantes.

Il pouvait à présent marcher, libre ; et reprendre le chemin qu'il ressentait presque chaque jour le besoin impérieux de suivre fidèlement. Une nouvelle manie suscitant des disputes de plus en plus nourries et qui prenait, de ce fait, une importance qui l'effrayait lui-même. Mais le voyage pour lequel il partait alors le replongea vite dans un émerveillement qui à chaque instant allait se renouveler ; lui faisant retrouver toutes les choses familières de son parcours comme s'il en eût à chaque fois découvert soudain le sens indicible et la beauté mystérieuse. Il était une sorte de pèlerin énigmatique marchant vers ce qui l'attend et lui semble toujours plus réel à chaque pas, avec autour de lui, là-bas, un monde pourtant de plus en plus indéfini et ouvert, un désert.

Il rejoignit l'autre côté de la chaussée comme s'il eût traversé les eaux du Léthé, laissant là-bas, sur un rocher noir et embrumé, la petite lumière de plus en plus lointaine, bientôt disparue, de son habitation. Il retrouvait à chaque pas, à chaque regard, toutes les choses familières de son parcours et avec elles la sensation, sans cesse ressourcée, d'y découvrir un sens plus complet, au demeurant

toujours mystérieux, et une beauté plus frappante et plus profonde, échappant à tout critère communicable.

Il marchait autant dans des lieux, vers des lieux que dans la vision elle-même qu'il en avait et dont émanait une force qui tenait debout le monde et s'élargissait infiniment à l'horizon, une sorte de luminosité, une sorte d'atmosphère constituée d'ondes conductrices passant par tous les corps et dont les vagues magnétiques le guidaient, pèlerin énigmatique, vers ce qui lui semblait toujours plus réel...

À sa gauche, défilaient sous son œil les perrons, les briques et parapets des murets sur lesquels se dressaient les grilles des jardins cachés par des haies épaisses.

Dans les premiers mètres, ses yeux suivaient, à sa gauche, ce qui, au rythme de sa progression, défilait à son côté : les perrons, incurvés au centre de leur dernière marche, les jointures desserrées des pierres, remplies de poussières noires, d'où s'extrait, on ne sait comment, une herbe maigre et à peine verte, et les briques sombres des murets...

Les perrons sont incurvés au centre de leur dernière marche, comme une évocation antique, l'empreinte éternelle d'un poids quotidien de l'homme après qu'il a disparu, évanoui dans l'apesanteur lunaire des temps...

Les jointures desserrées des blocs de pierre sont remplies de poussière noire et parfois il s'en extrait, on ne sait comment, quelque herbe tenace, maigre, à peine verte.

Tout en bas des façades, les ouvertures obscures creusées pour l'aération des caves et où, le plus souvent, s'encastrent des plaques oxydées percées de motifs.

Un long muret sur le rebord duquel se dresse l'alignement des lances de fonte aux pointes dorées d'une haute grille et, comme une coulée de lave pétrifiée, grise, luisante, un épais et sinueux tronc de glycine s'enlace entre les barreaux, ayant même par endroits entouré, intégré, absorbé les tubes métalliques, ainsi qu'un étrange corps

pouvant être sans mal traversé par d'autres corps – pics, lames, clous gigantesques qui transpercent sans aucune marque de blessure, sans aucun signe de douleur, les joues, les mollets, le ventre des fakirs.

La maçonnerie de briques expose une longue fresque abstraite, une mosaïque, une marqueterie qui semble avoir fixé pour toujours les teintes un peu sombres de souvenirs très anciens : rouges rongés, râpés, frottés, ridés, déteints, roses imprégnés d'une vieille amère et douce, pourpres noircis ou lie de vin... Et des ombres remuent et bruissent entre les buissons : c'est la nuit qui est toujours là, recroquevillée, cachée, recluse, et qui attend son heure, comme la mer, à marée basse, qui ne laisse voir de son immensité que quelques flaques entre les rochers.

Les rues qui se succèdent jusqu'à la gare du R.E.R. sont toutes bordées, des deux côtés, de petits arbres râblés dont le feuillage forme une grosse boule compacte que l'automne commence à peine à roussir par endroits. Plus tard, bientôt, les frondaisons seront carbonisées par le froid, par le vent qui attise la gangrène rousse, et elles flétriront, s'effriteront, tomberont en cendres, et elles laisseront à vif l'os noir du bois. Les cimes sont à peine touchées par le soleil bas de la fin de journée, les pointes les plus hautes des branches colorées d'une pâle dorure. Les racines disparaissent sous des grilles circulaires comme on en voit partout dans Paris et qui n'ont peut-être pas le rôle qu'on leur attribue communément, mais qui protègent en fait les passants de ce qui voudrait sortir par là des entrailles de la Terre : anciens esprits, spectres, gnomes malins qui, par le passé, sortaient des troncs d'arbres toutes les nuits pour aller tourmenter les hommes...

Quelquefois, retentit derrière nos pas la retombée brutale du bord d'une de ces grilles que notre poids, en passant dessus, a un peu soulevée. Non, les ténèbres ne sont pas parfaitement scellées et elles coulent sur les trot-

toirs, s'accumulent dans les recoins, dissimulant des yeux de créatures qui guettent.

Arnaud traversa la tranchée de lumière d'une rue perpendiculaire. Il regarda à gauche vers le soleil. La vue du rayonnement un peu brumeux par-dessus le pont ferroviaire lui procura un immense plaisir. Il eut besoin de quelques secondes pour pouvoir distinguer à nouveau ce qui l'entourait. Il longeait à présent la gare. Au-dessus de lui, comme venant des airs, un bruit continu et évoluant des aigus aux graves, signalait l'arrivée d'une rame. Un grincement prolongé s'éleva et couvrit tous les petits bruits de cette fin d'après-midi tranquille. On entendit les chocs des portes coulissantes qui s'ouvraient. On apercevait là-haut le tiers supérieur des vitres éclairées, et les toits bombés des wagons.

Lorsqu'il arriva au niveau du hall de sortie, avec les tourniquets automatiques et les lices dont les petites fentes lumineuses absorbent en un instant les tickets, les passagers débarquèrent sur le trottoir. Ils marchaient tous avec empressement pour rentrer chez eux, certains même couraient presque... Le rythme de ces vies serviles ne le touchait pas, mais il en tirait toutefois une satisfaction complexe, voire perverse – lui être étranger n'éveillait aucune forme de mépris de sa part envers ces gens aliénés, aucun net sentiment de supériorité, mais c'était comme la douce chaleur réconfortante d'une pièce où rougeoie le foyer d'une cheminée pendant que dehors il fait froid... Et les figures blêmes et lasses qu'il croisait, même lorsqu'elles n'étaient pourtant plus que les masques mortuaires de vies que l'on devinait réduites à une absurdité sans nom, avaient à ses yeux une certaine beauté particulière et, au fond, apaisante. Il lui semblait depuis toujours qu'en regardant de l'extérieur tant les êtres que les événements, on pouvait paradoxalement en découvrir la beauté mystérieuse, une beauté vraie et indicible que les